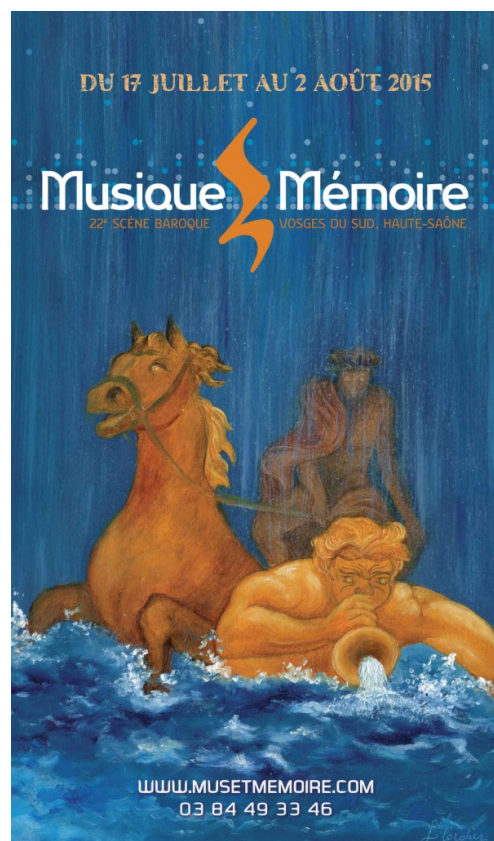


Festival Musique et Mémoire 2015. Vosges du Sud, Haute-Saône

Festival Musique et Mémoire 2015. 22ème scène baroque – Vosges du Sud, Haute-Saône. Du 17 juillet au 2 août 2015. 3 week ends – 3 ensembles en résidence. Seul dans les Vosges, un festival défricheur repousse les limites de la mémoire, réinvente la notion d'héritage et de traditions en exprimant tout ce que les œuvres anciennes et baroques ont de commun avec notre époque. Ni restitution formatée, ni postures péremptoires... le propre du festival Musique et mémoire est d'interroger avec liberté et exigence les répertoires de la fin de la Renaissance aux deux périodes baroques, XVII^e et XVIII^eme, tout en renouvelant la forme du spectacle, suscitant rencontres et combinaisons variées de musiciens et d'instruments, comme la notion même de travail artistique.

Le premier week end (notre coup de coeur) : les 17, 18 et 19 juillet 2015, résidence marathon de l'ensemble **Les Timbres**, jeune collectif qui revisite les fondamentaux et les possibilités multiples de la musique de chambre baroque, cette année acclimatée au genre opéra (« *l'opéra dans tous ses états* » : Prosperine de Lully dans une version inédite et chambriste, un Carnaval des animaux résolument baroque : tempéraments animaliers dans la musique française, etc... 7 concerts enchaînés le temps d'un grand week end... Rien n'égale la découverte, la proximité, l'inventivité, la diversité et



l'accompagnement artistique défendus par un festival exemplaire dans les Vosges Saônoises... **3 week ends à ne pas manquer**. Réserver vos places, organiser votre séjour dans les Vosges (Haute-Saône).



Festival Musique et Mémoire 2015

22ème scène baroque – Vosges du Sud, Haute-Saône

Du 17 juillet au 2 août 2015

3 week ends – 3 ensembles en résidence

WEEK END 1 – Les Timbres

Les 17, 18, 19 juillet 2015



L'Opéra dans tous ses états. Pas moins de 7 programmes défendus par Les Timbres sur les 3 jours de résidence :

véritable marathon musical qui dévoile les aptitudes artistiques du collectif pour la musique de chambre la plus délicieusement concertante et dramatique

Proserpine de Lullu

Le Carnaval des animaux

La Gamme en forme de petit opéra

Le clavecin du Grand Siècle

Simphonies pour les Soupers du Roy

La chasse aux concerts

Sonnons en trio

WEEK END 2 – Vox Luminis
Les 24, 25 et 26 juillet 2015



3 programmes mettent en lumière les accents embrasés de
Vox Luminis

La dynastie Bach
Bach, la lignée d'Arnstadt
Pachelbel et Bach

WEEK END 3 – Les Surprises
Du 29 juillet au 2 août 2015
L'Opéra : du salon à l'église



El Siglo de Oro

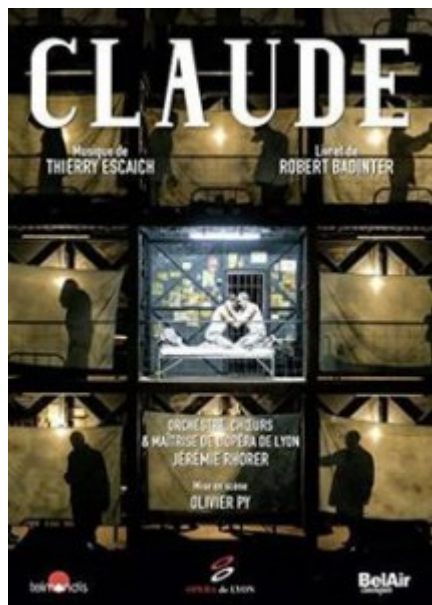
Les éléments
Frescobaldi, l'ange du clavier
Miroir du temps
La viole dans tous ses états
Songes sacrés

RESERVER. Toutes les infos, les modalités de réservation
sur [le site du festival Musique et mémoire 2015](#)

LIRE notre [présentation du Festival Musique et Mémoire 2015](#)

[VOIR la BANDE ANNONCE VIDEO du Festival Musique et Mémoire](#)
(images du festival 2014) : Parade dans les rues avec
l'ensemble Les Suonatori...

DVD, compte rendu critique. Thierry Escaich : Claude. Bou, Rhorer (1 dvd BelAir classiques)



DVD, compte rendu critique. Thierry Escaich : Claude. Bou, Rhorer (1 dvd BelAir classiques). Commande de l'opéra de Lyon à Thierry Escaich et crée in loco en mars 2013, l'opéra Claude est le fruit d'un texte engagé contre la peine de mort rédigé par Robert Badinter que la question passionne depuis toujours et pour laquelle il s'est battu sans fléchir obtenant l'abolition pure simple, fait marquant du quinquennat Mitterrand 1 (le 18 septembre 1981). Sur la violence et la

barbarie, la vision engage un débat ouvert et ici non résolu sur la responsabilité qui incombe à celui qui impose la haine jusqu'au meurtre. Si l'on prend partie d'un côté comme de l'autre – victimes ou bourreaux, le vrai sujet reste en

profondeur : comment expliquer les origines du mal ? Y a t il toujours corrélation entre misère et criminalité? En d'autres termes y a t-il fatalité si l'on est né misérable? Mais l'opéra ajoute aussi une autre thématique tout aussi cruellement moderne : l'enfer et l'enjeu de la prison. Les conditions de détention -inhumaines et de façon criante sont aussi dénoncées dans une mise en scène qui pourrait concentrer tout ce que l'univers carcéral aujourd'hui présente en dysfonctionnement insupportable, nos sociétés modernes cumulant les échecs quant à la question des prisonniers qui dans la majorité des cas, appelés à sortir, doivent être accompagnés et rééduquer pour réussir leur ré insertion. .. On voit bien que l'opéra créé à Lyon suscite bien des interrogations et relance le débat sur un scandale sociétal sans fin.

Hugo aseptisé

Inspiré de Claude Gueux de Victor Hugo, le livret évoque avec économie et force la violence banale qui ronge et détruit les liens humains dans la prison de Claude après sa condamnation à mort : haine entre les geôliers et les détenus, haine entre les prisonniers eux-mêmes car la prison devient le miroir réaliste et fidèle d'une société en échec, comme mise en cage, face au meurtre et à la violence humaine.

Pas facile de rendre compte d'un opéra où la tension était surtout palpable dans le regard global moins dans le détail. Pourtant après la création lyonnaise, le témoignage vidéo souligne (surtout) la force dramatique du baryton français Jean-Sébastien Bou dans le rôle titre (de surcroît parfaitement intelligible, apport capital pour sa prise de rôle), le baryton compose d'abord un personnage dont la photogénie ardente embrase l'image. A contrario, on regrette la faiblesse du personnage tenu par le contre ténor Rodrigo Ferreira (dans le rôle de son compagnon de cellule Albin). Si la direction d'acteurs est convaincante, la mise en scène efficace, c'est à dire ici centrée sur la barbarie sous toutes

ses formes, y compris le directeur de la prison : Jean-Philippe Lafont, droit dans ses bottes, inflexible... totalement inhumain comme le reste des protagonistes, on reste nettement moins convaincus par la musique, finalement linéaire et « grise », continûment tendue sans aucune envolée lyrique à minima humaine voire humaniste de Thierry Escaich : manque de temps, manque d'inspiration ou questions et sujets trop impressionnants ? La réalité est là : la partition nous déçoit par sa rudesse et sa monotonie âpre et sourde... fallait il uniquement privilégier l'étouffement et la saturation qui noient le chant des solistes comme l'arabesque parfois prenante des chœurs? Difficile question d'esthétique. .. pour nous la musique de Claude manque de trouble, de souffle, de vertiges et aussi d'hédonisme. Hugo méritait mieux, c'est évident. Pourtant Thierry Escaich ne manque pas de talent. [Parmi les disques récents, « Nuits Hallucinées » \(2011\) en témoignait \(surtout Barque solaire créé en 2008\) : d'une richesse de texture souvent foisonnante.](#) ... la source s'est tarie dans le portrait de Claude emprisonné. Dommage .

Claude de Thierry Escaich (mars, 2013)

Opéra en un prologue, seize scènes, deux interscènes et un épilogue

Livret de Robert Badinter d'après Claude Gueux de Victor Hugo
Création mondiale – Commande de l'Opéra de Lyon – Créée le 27 mars 2013 à l'Opéra de Lyon.

Mise en scène : Olivier Py

Décors et costumes : Pierre-André Weitz

Claude: Jean-Sébastien Bou

Le Directeur : Jean-Philippe Lafont

Albin : Rodrigo Ferreira

L'Entrepreneur/Le Surveillant Général : Laurent Alvaro

Premier personnage/Premier Surveillant : Rémy Mathieu

Deuxième personnage/Deuxième Surveillant : Philip Sheffield

La Petite fille : Loleh Pottier

La Voix en écho : Anaël Chevallier

Premier détenu : Yannick Berne
Deuxième détenu : Paolo Stupenengo
Troisième détenu : Jean Vendassi
L'avocat : David Sanchez Serra
L'avocat général : Didier Roussel
Le Président : Brian Bruce

Orchestre, chœurs et Maîtrise de l'Opéra de Lyon
Direction musicale : Jérémie Rohrer

DVD, compte rendu critique. Escaich / Badinter : Claude, 2013.
Jean-Sébastien Bou, Claude. Rodrigo Ferreira (Albin), Jean-Philippe Lafont (le directeur de la prison)... Orchestre, chœur de l'Opéra de Lyon. Jérémie Rhorer, direction. 1 dvd Bel Air classiques BAC 118 . Livret / notice de 20 pages (français / anglais). Bonus entretien avec Thierry Escaich et Robert Badinter par Anne Sinclair. Enregistrement à l'Opéra national de Lyon le 4 mars 2013. 1 DVD, durée 1h37 minutes (opéra) + 26 minutes (bonus), sous-titres en français et en anglais

Opéra national de Paris, saison lyrique 2015 – 2016. Notre sélection

Opéra de Paris. Saison lyrique
2015-2016 : notre sélection.
« Unité, ambition, équilibre »,
les mots du nouveau directeur de
l'Opéra de Paris, Stéphane

Lissner, qui est passé par le Châtelet, Aix-en-Provence puis
La Scala, réaliseront-ils leur promesses? Comme laisser
« s'épanouir les artistes » et leur donner les moyens de



« rencontrer leur public ». Ne serait-ce pas plutôt l'inverse ? Surtout privilégier les publics (car l'Opéra de Paris est quand même la première institution subventionnée par tous les contribuables), sensibiliser les spectateurs, tous les spectateurs (c'est pourquoi nous mettons un « s » à publics, tant la diversité des profils laisse envisager une pluralité d'attentes et de mémoires, d'expériences et de ressentis en devenir, en essor, à construire...), tel devrait être aujourd'hui le but premier des maisons d'opéras trop taxer d'élitisme : rééduquer les publics, les sensibiliser donc pour les fidéliser et les « réconcilier » avec le classique et l'opéra. L'érosion des audiences atteint un degré inquiétant et tous les efforts devront être à destination des jeunes via internet sans quoi demain, l'opéra et le classique n'intéressera plus qu'une poignée, l'élite... Triste avenir.

Donc nous disons oui à « la transmission et à la création », mais il ne faut pas omettre l'explication, la communication, l'éducation. Dans quel monde vivons-nous pour laisser Palmyre aux mains des terroristes sans qu'aucune force solidarisée à l'échelle mondiale ne reconnaisse la valeur sacrée de l'art millénaire et le vide honteux qui découlerait de sa perte ? L'institution parisienne et nationale ouvre un nouvel acte de son histoire, numérique cette fois à destination des jeunes évidemment que soutient les nouveaux chantiers de l'Académie. L'Opéra de Paris en 2015, repose aujourd'hui sur le discernement et l'entente (complice ?) de trois tempéraments : c'est donc outre son nouveau directeur, Stéphane Lissner, le directeur musical Philippe Jordan, – à la sensibilité chambriste et raffinée, si efficace et détaillée, dramatique et profond dans Verdi, Strauss ou Mozart (le véritable atout à Paris)-, et pour le Ballet, le meilleur du monde il est vrai, le nouveau directeur de la danse, Benjamin Millepied qui annonce lui aussi, de nouvelles créations... A suivre.

Opéra de Paris

Les 8 temps forts de la saison 2015-2016 :

La nouvelle direction de l'Opéra de Paris distingue non sans pertinence, **deux volets dans la programmation plutôt riche de la saison nouvelle**, une distinction qui permet de mieux s'y retrouver :« **nouveaux spectacles** » et « **répertoire** » (c'est à dire les reprises). 8 nouvelles productions (sur les 19 affichées) retiennent notre attention particulièrement. Et parmi le » répertoire « , tout en regrettant l'absence inexplicable des opéras français, les reprises de La Bayadère (Noureev), Capriccio de Carsen et surtout Der Rosenkavalier par Wernicke, suscite l'enthousiasme... (Verdi et Strauss composent le nouveau socle de l'Opéra parisien). Suivez le guide.

8 nouvelles productions à suivre :

Moses und Aron

Schoenberg / Jordan / Castellucci

17 octobre – 9 novembre 2015

Le Château de Barbe Bleue / La Voix humaine

Bartok /Poulenc / Salonen / Warlikowski

20 novembre – 12 décembre 2015

Vol retour

Lee / Higgins / Mitchell

création française

Du 4 au 19 décembre 2015

La Damnation de Faust

Berlioz / Jordan / Hermanis

Du 5 au 29 décembre 2015

Il Trovatore

Verd / Callegari / Ollé

31 janvier – 15 mars 2016

Die Meistersinger von Nürnberg

Les Maîtres chanteurs de Nuremberg

Wagner / Jordan / Herheim

Du 1er au 28 mars 2016

Iolanta / Casse noisette

Tchaïkovski / Altinolglu – Stieghorst / Tcherniakov

Du 7 mars au 1er avril 2016

Rigoletto

Verdi / Luisotti, Morandi / Guth

Du 9 avril au 30 mai 2016

Lear

Reinman / Luisi / Bieito

Du 23 mai au 12 juin 2016

Répertoire

4 reprises nous paraissent incontournables :

Madama Butterfly

Puccini / Rustioni / Wilson

8 septembre – 13 octobre 2015

La Bayadère

Noureev

19 novembre – 31 décembre 2015

Capriccio

Strauss / Metzmacher / Carsen

19 janvier – 14 février 2016

Der Rosenkavalier

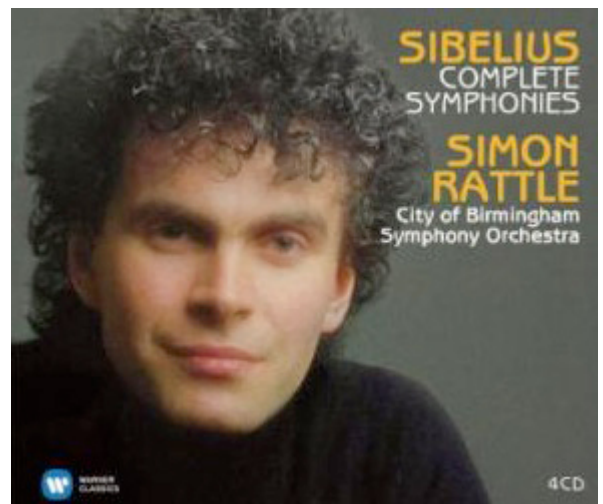
Strauss / Jordan / Wernicke

Du 9 au 31 mai 2016

Suivre l'actualité de la nouvelle saison de l'Opéra de Paris
[sur le site de l'Opéra national de Paris saison 2015 2016](#)

Jean Sibelius : Intégrales des Symphonies – complete symphonies (Simon Rattle, City of Birmingham symphony Orchestra / 4 cd Warner classics).

Jean Sibelius : Intégrales des Symphonies – complete symphonies, Les Océanides, Opus 55 (Simon Rattle, City of Birmingham symphony Orchestra / 4 cd Warner classics). Formidable travail de Rattle à la fin des années 80 et au début des années 90, soit en plein boom du compact : les instrumentistes du Symphonique de Birmingham (City of Birmingham symphony Orchestra), manifestement galvanisés par leur directeur musical, atteignent une cohérence d'approche, une qualité et une unité technique phénoménale qui à l'épreuve des climats et atmosphères d'un Sibelius méditatif, philosophe, panthéiste permettent d'égaler les meilleures phalanges européennes et américaines. Le cd 1 est une immersion sans réserve ni hésitation d'aucune sorte dans le grand bain trépidant de la texture sibélienne (premier mouvement tellurique et fracassant): cosmogonie orchestrale au diapason de la nature océan dont la vitalité, l'ivresse symphonique est magistralement comprise par le chef. Son irréprensible urgence, affirmation de la volonté et d'une pulsion viscérale ancrée, qui s'expose et se développe sans retenue mais avec beaucoup de finesse et de réflexion dans l'équilibre des



pupitre (cordes / cuivres) s'affirme nettement. Le cd 2 est en ce sens des plus emblématiques d'une compréhension intuitive et instinctive plus que convaincante, électrisante : la Symphonie n°2 est son appel furieusement énergique à l'hédonisme païen, la 3 qui suit, à la fois plus intérieure et mahlérienne, quoique aussi dansante et échevelée que sa précédente, suffit à mesurer l'engagement de l'orchestre britannique dont Simon Rattle fait une formidable machine sensible où triomphent l'unisson aérien des cordes, l'éclat des bois et des vents, la tension colorée et chaude des cuivres, le tout magnifiquement structuré, dans un équilibre toujours clair des pupitres.

Formidable Symphonique de Birmingham

Rattle outrageusement sibélien

Au delà de la performance instrumentale et orchestrale, c'est aussi le geste impérialement organique du chef qui restituant au cycle, son unité intérieure, sa cohérence trépidante, le souffle des éléments où s'inscrit le chant de la nature, – massif des forêts et masse maritime-, s'affirme au sommet de la discographie. Si Karajan n'aborda les Symphonies de Sibelius que partiellement, Rattle nous offre ici une intégrale qui a compté pour sa maturité de musicien et aussi dans l'histoire de la formation de Birmingham, appelée à se dépasser littéralement. Le résultat est d'une finesse irrésistible : s'y impose la lumière et la présence concrète des frondaisons comme de la houle, comme la sensualité méditée



de l'instrumentation de Tchaïkovski, de Mahler avec ce sentiment tragique et lyrique qui sont spécifiques et sans égal. Ajoutons dans un crescendo dont Sibelius a le secret dans la diffraction de la texture instrumentale, ce sentiment d'émerveillement pour la nature tel qu'il transparait par exemple dans la formidable ouverture ou poème symphonique Les Océanides couplé avec la Symphonie n°1. Quelle leçon de symphonisme mesuré, nuancé, d'une transparence hédoniste magistrale.

Scintillant, poétique et poète même, Rattle nous livre un Sibelius enchanté, habité, voire halluciné : la matière épurée de la 7ème Symphonies avec ses textures sourdes et allusives des cuivres puis des cordes, gravissant la montagne vers l'éblouissement final, est bouleversante. Rattle joint l'excellence technicienne et la justesse de l'intention.

Et la totalité du cycle, est de la même eau ; c'est un accomplissement qu'il ne faut pas négliger dans toute discographie de Sibelius. A moins de 20 euros, ce coffret réédité est incontournable et doit figurer dans toute discothèque du symphoniste averti.

CD, coffret. Intégrale CLIC de classiquenews. Sibelius: Complete Symphonies : 1-7. Les Océanides, opus 55. City of Birmingham symphony Orchestra. Sir Simon Rattle (4 cd Warner classics 0825646198788). Réédition événement.

CD, compte rendu critique. Gabriel Marghieri, Par-dessus l'abîme, Ensembles du CNSMD de Lyon, dir. Nicole Corti, Clémentine Allain et Damien Robert, récitants (1 cd GALLO)



CD, compte rendu critique. Gabriel Marghieri, Par-dessus l'abîme, Ensembles du CNSMD de Lyon, dir. Nicole Corti, Clémentine Allain et Damien Robert, récitants. 1 cd. GALLO, CD1444. L'œuvre avait été créée à Lyon en 2011 : « par-dessus l'abîme », de Gabriel Marghieri, trouve fixation dans le disque en 2015

(Gallo 1444). Cet oratorio (ou cantate ?) de recherche spiritualiste fait s'imbriquer les textes poétiques de sept écrivains (du Ve au XXe) par deux récitants, et une « symphonie » instrumentale et chorale (CNSMD de Lyon), dirigée par Nicole Corti.

Transiit classificando

Les musicologues (se) posent des questions aussi légitimes qu'excitantes pour l'esprit, en particulier quand ils se demandent dans quel casier placer telle ou telle partition. A condition, bien sûr, qu'ils ne négligent pas l'avertissement lancé par Monsieur Teste (la Tête ; le Témoin), alias Paul Valéry, à propos des nomenclatures savantissimes, « cet ordre assez ridicule, Antirrhinim Siculum, Solanum Warscewiczii, jardin d'épithètes, dictionnaire et cimetière... Doctement

mourir...Transiit classificando (il mourut en classifiant) ». Oui, c'est utile de classer, ensuite on s'y retrouve mieux. Mais on risque d'y perdre fraîcheur d'âme ou d'écoute ?

Deus absconditus

Le lecteur attentif du petit livret présentant – le compositeur lui-même – « Par-dessus l'abîme » peut en effet se poser la question : quelle est la nature cet objet inusité ? (Tiens, encore Valéry faisant se promener Socrate et Phèdre sur la plage : « de la même matière que sa forme : matière à doutes »). Surtout quand au début du XXIe le genre musical oratorio, ou histoire sacrée, ou cantate, issu en ses modalités du christianisme européen, est plutôt devenu rareté muséale, les Eglises étant « branchées » sur d'autres formules voire sonorités censées mieux correspondre aux goûts et pratiques de fidèles... de moins en moins fidélisés. C'est dire l'intérêt d'un « parcours spirituel » auto-défini par Gabriel Marghieri qui évoque son « itinéraire qui va du doute ou de la révolte devant un Dieu qui semblera absent, incompréhensible ou lointain », en somme le « Deus absconditus » (Dieu (cruellement) caché ») de Pascal.

Une intelligibilité maximale

Nous avons ici même (classiquenews novembre 2011) annoncé la création en cathédrale (Primatiale Saint Jean,Lyon) de cette partition importante et originale, et on est heureux de constater que le disque permet désormais d'en prendre connaissance, comme de...parcourir plus à loisir – en flash-back ou transversalité – les étapes du voyage . G.Marghieri insiste aussi, à juste titre, sur ses scrupules de compositeur qui, choisissant ses textes parmi sept poètes dont cinq sont du courant spiritualiste au XXe (en écho des Saints Augustin et Jean de la Croix), mais pas tous de la même cathédrale ou chapelle, s'est « improvisé librettiste » : « l'honnêteté minimale consista à veiller à leur intelligibilité maximale ».

Grandes machines mystiques

Gabriel Marghieri, multi-organiste à l'église et enseignant son instrument (répertoire, improvisation), notamment aux CNSM(Paris, puis Lyon), sait parfaitement quels surmoi(s) « veillent » sur lui dans cette entreprise : « grandes machines » honeggeriennes (Roi David, Jeanne au bûcher), tentatives peu aisément classables mais toujours à haute teneur mystique de Messiaen. Il lui faut donc inventer pour ces 31 « épisodes » (une trentaine de secondes au plus bref et presque cinq minutes au plus étendu): et c'est en fait en une grande variété dans l'alternance de la « paraphrase » instrumentale (séquences isolées), du fondu-enchâiné de ces instruments (ou du vocal chanté) avec la parole des deux « récitants », voire de celle-ci à « l'état pur ».

Ma fille au grand manteau

Belle occasion de rejouer au « transiit classificando » en dénichant des termes pour doser ces imbrications, mais il vaut sans doute mieux envisager la teneur et la tonalité des textes poétiques retenus, dont certains ne surprendront point les « habitués » de ce haut langage, pourvu qu'on soit un peu « de la maison chrétienne, voire catholique traditionnelle » : « ma fille la nuit, nuit au grand manteau... » de Péguy, ou deux Claudel –encore que Corona anni dei ne soit pas de l'ultra-courant, avec ses Ténèbres hantées de « Satan Prince du monde » et une Obsession biblique -...

Découverte de von Balthazar et Suarès

Mais Urs von Balthazar, commentateur de Bernanos , et surtout jésuite suisse mal aligné, théologien audacieux et prolifique poète du quotidien transfiguré ? Supervielle est une fois présent, et R.M.Rilke trois fois : en un Sonnet (à Orphée ? d'ailleurs on s'énerve de ne pas le retrouver en cet ensemble sublime ; « offrant son silence à l'autre qui parle bas », en Fontaine romaine ; et le déchirant « C'est pour t'avoir vue » où justement surgit « l'abîme » du titre général margherien. La surprise et probablement la découverte

viendront des sept références « suarèsiennes ». André Suarès (1868 -1948), dont en son temps l'importance fut reconnue par les plus hautes autorités littéraires (la bande des Quatre à laquelle il participa en nrf : Valéry, Gide, Claudel), et dont semble surtout subsister un titre à double sens (Le Voyage du Condottiere, en fait une ambulation philosophico-esthétique devant peintures et sculptures de l'Italie éternelle). Suarès fit beaucoup, par rigueur intellectuelle et provocation, pour ne pas se faire courtiser et célébrer, l'antisémitisme d'époque faisant le reste. Grâce soient donc rendues à G.Marghieri d'inciter à une recherche dans cette prose-poésie de volume et de valeur considérables !

Mais c'est de nuit

« Intelligibilité maximale » des textes, avance donc le compositeur, qui tient sa parole, laissant « à blanc » ou bien ourlé par l'instrumental tout ce qu'il cite en jalonnement de son parcours . Mais aussi pertinence des inclusions « orchestrales-chorales » : ainsi les violentes percussions qui suivent Rilke (1) et introduisent des cuivres éloquents dans une polyphonie complexe, le lyrisme de la harpe, de la flûte et des percussions légères entre Suarès (2) et Supervielle , les chœurs du lointain entre Rilke(2) et Claudel (1) et sa profération syllabique avant Claudel(2), la montée en nouvelle violence entre Rilke(2) et Claudel(1), le « piano-espace » agrandissant » Rilke(3). Parfois la voix récitante est à elle-même son propre écho-leitmotiv (« mais c'est de nuit », Jean de la Croix)...

Satan théâtral

Si on admire le beau travail d'assemblage et de profération accompli par le « chef d'orchestre et de chœurs », Nicole Corti(Ensemble Vocal et instrumental et Chœur Atelier du CNSMD lyonnais), on est parfois plus réticent devant certaines tentations mal surmontées d'emphase, voire de grandiloquence, chez les récitants d'impeccable diction, surtout Damien Robert (Suarès 1, Rilke 2 où ça « pleure » un rien, et Claudel 1, qui

est déjà « satan dénoncé » par un « Paul » si théâtral), Clémentine Allain se montrant plus distanciée, donc convaincante. Ne faudrait-il pas gommer le côté rantanplan de Bossuet pour laisser mieux paraître un Fénelon de douce poésie ?

La chute de cime en abîme

Ce serait en tout cas laisser davantage de chance à une certaine laïcisation d'auteurs inclus dans la démarche « entre religieux et sacré », mais qui aident le compositeur dans la délimitation de « son intime, de son intériorité ». Et malgré la vaste opération de « spectacle » que constituent l'intention du récit (toujours au risque d'une impudicité post-romantique) et sa réalisation, quelque part vers la « représentation du corps et de l'âme » (Cavalli, 1600), opportunément évoquée par G. Marghieri lui-même... Mais s'il est vrai, comme le chantonnait l'orthographique memento de nos enfances, que le circonflexe « perd son chapeau en chutant de la cime dans l'abîme », ces équilibres de musique sacrée, en un temps qui ne se pose plus majoritairement ces questions, méritent vraiment l'attention des auditeurs, de ceux à qui s'adresse une telle parution exigeante et profondément originale.

CD, compte rendu critique. Gabriel Marghieri, Par-dessus l'abîme, Ensembles du CNSMD de Lyon, dir. Nicole Corti, Clémentine Allain et Damien Robert, récitants. 1 cd. GALLO, CD1444.

CD. Compte rendu critique.

Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano (1 cd Paraty).

CD. Compte rendu critique.
Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano (1 cd Paraty).

Voici une nouvelle lecture des 24 Préludes de Chopin qui va compter. Allusif et pudique, le pianiste franco-belge **Maxence Pilchen** inscrit la matière musicale dans l'intime, révélant de nouvelles perspectives émotionnelles dans le jaillissement contrasté des séquences enchaînées. Versatile, volubile mais puissamment intimiste, le jeu ouvre tous les champs de la conscience et de la mémoire en retissant les liens profonds et les images souterraines qui font des 24 Préludes, ce fond miroitant des sentiments les plus secrets. En plongeant dans les eaux de la psyché, le pianiste franco belge rétablit la part prodigieusement humaine du cycle. Magistral. Le disque de Maxence Pilchen renouvelle notre enthousiasme suscité par le disque dédié au Chopin historique (sur claviers Pleyel) réalisé par Knut Jacques, enregistrement également publié aussi par Paraty.



Une vision d'ensemble s'impose d'abord. Traversons le cycle de Prélude en Prélude. L'Agitato initial est un lever de rideau idéalement énoncé comme un rêve ou un songe qui vient de naître (1) : la douceur suggestive du

toucher s'y montre irrésistible. Même réalisation parfaite pour le lento (2) en forme de marche nocturne aux résonances à la fois lunaires et lugubres d'une profondeur hypnotique grâce

à un jeu d'une tendresse articulée enivrante (quel sens de l'indicible et des respirations) ; puis c'est un génial contraste avec le Vivace qui suit, abordé comme le vol d'une libellule ou du papillon le plus léger, sachant faire valoir au soleil ses couleurs scintillantes (3) ; l'énoncé du 4 – Largo, qui est l'une des mélodies les plus célèbres et mémorables du cycle, sombre dans l'épanchement le plus investi comme une confession douloureuse et intime : là encore l'interprète sait éviter tout pathos trop démonstratif. A l'inverse, – emblème de la lecture du cycle entier-, le jeu s'enracine dans le terreau d'une psyché tenue secrète comme préservée.

Puis, le 5 (Allegro molto) est tout désir, à son amorce, vivifiant qu'atténue dans la continuité, le 6 (Lento assai), expression d'une réserve où s'épanouit l'intime en une pudeur souveraine, bouleversante.

Le 7 (Andantino) résonne comme une réitération du Grand Maïnes, produisant la résurgence d'une valse enfouie, pure, soudainement révélée, affleurante : là encore le geste toute en pudeur et suggestivité nuancée de Maxence Pilchen saisit par sa justesse poétique.

Le 8 (Molto agitato) montre outre la sensibilité aux climats et aux atmosphères ténues, picturales, l'aisance digitale emperlée du pianiste : fluidité aérienne au service d'une sensibilité millimétrée et naturelle.

Le 9 (Largo), plus démonstratif, est porté par une certitude qui contraste avec toute la pudeur qui précède.

***Emperlé, allusif, le jeu de Maxence Pilchen régénère
l'approche des 24 Préludes de Chopin***

Chopin réinventé : Préludes magiciens...

Le 10 (Allegro Molto) se fait jaillissement liquide. Le 11 (Vivace) ivresse accordée au tempérament rêveur du début. Le

12 (Presto) sonne telle une mécanique échevelée sur un tempo trépidant. Le 13 (Lento) a la noblesse intime d'un solo de danseuse riche en arabesques diaphanes et elle aussi, envoûtantes.

Le 14 (Allegro) plonge plus grave dans une activité souterraine ... pour mieux préparer au rêve d'enfance du 15 (Sostenuto), véritable immersion rétrospective et le plus long des Préludes – plus de 4 mn. La lecture plonge dans ce climat d'innocence des premières années de tout âme terrestre : saluons l'intonation et la précision stylistique parfaites du pianiste qui inscrit davantage le cycle dans l'intimité et la puissance d'une psyché de longue mémoire avec ici le souffle d'une tragédie intime prégnante et tenace. Cette richesse et cette épaisseur émotionnelle accrédite la lecture dans son ensemble.

Par effet de contraste, dont dépend la vitalité rythmique du cycle, le 16 (Presto con fuoco), affirme une ivresse échevelée où le sens de la syncope et du rebond magistralement maîtrisé, enchante et captive. Le 17 (Allegretto) saisit par sa fraîcheur absolue servie par un toucher de rêve soyeux et allusif.

Après la fulgurance du 18 (Allegro molto), tout syncopes et feu, les 6 derniers Préludes, à part le 22 (Molto agitato de moins d'une minute), présentent une même durée moyenne d'1mn20, offrant une ultime succession équilibrée dans ses développements.

Ainsi le 19 (Vivace) est délié, bavard comme la libération du secret primordial. Le

20 (Largo) a l'ampleur d'une formidable arche, -ouverture et fenêtre vers un recommencement qui s'appuie sur la conscience pleine et assumée d'une gravité intime assumée. Le 21 (Cantabile) devient enchantement : le rubato poétique et dansant suscitant un chant enivré, se distingue nettement. Le 22 (Molto agitato) exprime première et animale, l'énergie agitato de forces telluriques jusque là insoupçonnées. Enfin

le 23 – Moderato-, à l'inverse est un rêve liquide d'une douceur infinie qui de l'ombre retourne à l'ombre. La pudeur poétique dont est capable Maxence Pilchen, chopinien idéal, s'affirme ici dans toute sa justesse, ses nuances pudiques, ses résonances secrètes et intimes.

Dans l'ultime séquence, le 24 (Allegro appassionato), le jeu est porteur d'une tragédie intime jamais résolue. Chopin exprime dans son dernier Prélude, une énergie sombre, – véritable houle inquiète, et psychiquement instable, associée à la volonté inextinguible et viscérale de renaître.

La richesse émotionnelle, le jeu qui nous parle de l'intime et fait surgir souvent en éclats scintillants idéalement mesurés, l'activité de la psyché affirment l'impressionnante maturité de l'interprète. Sa sensibilité féconde qui s'inscrit sans pathos dans l'intime et la pudeur, force l'admiration. Outre la formidable digitalité du pianiste, c'est sa profondeur et son absolue subtilité qui touchent immédiatement. Voici un immense tempérament à suivre de près. Le disque décroche naturellement le CLIC de classiquenews de juin 2015. Voilà qui confirme l'activité du label Paraty tel un formidable tremplin de tempéraments actuels du clavier (clavecin, pianoforte, piano) : [Natalia Valentin, virtuose au pianoforte \(Bagatelles de Beethoven, 2009\)](#), [Ivan Illic \(Debussy et Godowski\)](#), le déjà cité [Knut Jacques \(autre chopinien audacieux révélateur des sonorités originelles sur claviers historiques: Pianos Pleyel et pianino ; Ballades, Sonate n°2, Nocturne...\)](#) : et plus récemment simultanément au Chopin de Maxence Pilchen, les superbes [Sonates de Württemberg de CPE Bach au clavecin par Bruno Procopio](#) (CLIC de classiquenews de février 2015)... Autant de titres, révélant interprètes et répertoires choisis, à

connaître d'urgence.

CD. Compte rendu critique. Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano. 1 cd Paraty 115131. Parution : le 16 juin 2015. Durée : 34 mn. Enregistré en juin 2014.

Visiter [le site du label indépendant PARATY](#)

MAXENCE PILCHEN en CONCERT

Le 30 juin 2015, Paris, salle Gaveau, 20h30

Programme : « De Majorque à Nohant ». Les 24 Préludes de
Chopin.

Ballade opus 52, Scherzo opus 54, Polonaise opus 53.

Maxence Pilchen, piano.

**Les Mousquetaires au couvent
de Louis Varney, 1880**

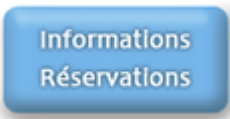
Paris, Opéra-Comique. Louis Varney : Les Mousquetaires au couvent. 13 > 23 juin 2015. Pour clôturer sa direction, Jérôme Deschamps, directeur de l'Opéra-Comique depuis juin 2007, met en scène **Les Mousquetaires au couvent**, opérette majeure, créée aux Bouffes-Parisiens en **1880**. Présentée en décembre 2013 à Lausanne, la production investit le théâtre parisien avant sa fermeture pour travaux pendant plusieurs mois. Louis Varney (1844-1908) – dont le père qui fit sa carrière à Bordeaux, fut l'élève de Reicha au Conservatoire (comme Berlioz), verrait ainsi son seul opéra reprendre le chemin des planches depuis 1992 (déjà Salle Favart). Varney fait la synthèse entre Auber, Thomas et Offenbach. Son inventivité dans le genre comique égale celui de son aîné, le subtil et si fantaisiste Charles Lecocq (1832-1918) et son irrésistible Fille de madame Angot. La veine comique fait alors la fortune des théâtres parisiens, trop heureux de satisfaire un public qui depuis la défaite de 1870, et la revanche des prussiens, aiment à s'enivrer par l'humour et l'autodérision.



En digne élève de son père, Louis Varney cultive des mélodies faciles sur une musique raffinée pas seulement accompagnatrice : sincère et poétique, soignée sans être savante. Les Mousquetaire au couvent sont un coup de génie, le premier jaillissement qui trouve immédiatement les formules exquis assurant le rebond de l'action avec un charme qui est l'humeur naturel de son auteur (d'après les témoignages des proches à sa mort en 1908). Varney sait caractériser chacun de ses personnages tout au long de l'action : le pétulant et picaresque Narcisse de Brissac ; le rêveur Gontran ; l'abbé Bridaine est un fieffé bout en train plein de verve. Comme les deux soeurs, nièces du Gouverneur et bientôt mariées comme butin final, aux deux mousquetaires : Louise et Marie. La première est espiègle, la seconde, plutôt douce et tendre. Sans omettre les rôles féminins qui comptent aussi : Soeur

Opportune et la servante de l'auberge, Simone, impayable par son bon sens, ... chacune parfaitement traitées au bon moment. L'oeuvre en 1880 connut un succès insolent totalisant 250 représentations. Pour son ultime spectacle qu'il met lui même en scène (après Marouf Savetier du Caire entre autres), Jérôme Deschamps fait ses adieux dans un sourire plein de malice et de liberté : Les Mousquetaires au couvent expriment la liberté inventive et insolente du genre comique à son meilleur. D'un libre amusement avec l'histoire, Louis Varney a fait une partition pleine d'éclats, d'intelligence et de grâce qui enthousiasma naturellement le plus fin critique de l'heure : Reynaldo Hahn.

[Louis Varney : Les Mousquetaires au couvent. A l'affiche de l'Opéra-Comique, les 13,15,17,19,21 et 23 juin 2015. Soit 6 représentations événements à ne pas manquer.](#) Diffusion sur **France Musique**, le mercredi 17 juin 2015, 20h



Informations
Réservations

Louis Varney

« Les Mousquetaires au couvent » à l'Opéra Comique
opérette en trois actes sur un livret de Paul Ferrier et Jules
Prével, d'après L'Habit ne fait pas le moine d'Amable de
Saint-Hilaire et Duport
Créée aux Bouffes-Parisiens le 16 mars 1880.

Marc Canturri , Baryton
Sébastien Guèze, Ténor
Franck Leguérinel , Baryton
Anne Catherine Gillet, Soprano
Anne-Marine Suire , Soprano
Antoinette Dennefeld, Mezzo-soprano
Nicole Monestier , Soprano

Doris Lamprecht, Mezzo-soprano
Jean-Pierre Gos, Comédien
Ronan Debois, Baryton
Safir Behloul , Ténor
Jodie Devos, Soprano
Valentine Martinez

Les Cris de Paris : Choeur
Geoffroy Jourdain : Chef de choeur
Orchestre de l'Opéra de Toulon Provence Méditerranée
Laurent Campellone : Chef d'orchestre

Les Mousquetaires au couvent

Synopsis – En Touraine, sous le règne de Louis XIII



Acte I. A l'auberge du mousquetaire gris, à Paris au XVII^e à l'époque de Richelieu, le capitaine Narcisse de Brissac retrouve l'abbé Bridaine afin d'égayer son ami Gontra, de Solanges qui désespère après être tombé amoureux de la belle Marie de Pontcourlay, recluses au couvent des Bénédictines. Mais le Gouverneur, oncle et tuteur de Marie, souhaite l'obliger à prendre le voile. Car tel est le vœu de

Richelieu. Deux moines paraissent : les mousquetaires leur dérobent leurs vêtements et les retiennent captifs en lieu sûr. Brissac et Gontran se déguisent en religieux pour pénétrer au couvent des Ursulines pour y préparer l'enlèvement de Marie. (Photo ci contre : portrait de l'auteur, Louis Varney).

Acte II. Dans le couvent, les « capucins » Narcisse et Guntran

approchent les belles Ursulines dont Marie et sa soeur Louise. L'abbé Bridaine tente de convaincre Marie d'écrire à l'adresse de Gontran une lettre d'adieu, mais l'homélie de Brissac sur les vertus de l'amour suscite un vif émoi auprès des pensionnaires.

Acte III. Avec l'aide de la servante de l'auberge Simone, aide les mousquetaires au couvent à réaliser leur enlèvement. Mais le Gouverneur survient : il entend arrêter les faux moines qui ont planifiés l'assassinat de Richelieu : or ce sont les deux religieux que Narcisse avait capturés pour prendre leur bure de moines. Devant les demandes des deux mousquetaires, le Gouverneur accepte que chacun d'eux prenne épouse : Gontran retrouve sa chère Marie et Narcisse, sa soeur Louise.

Arte : journée spéciale Fête de la musique

Arte. Spécial fête de la musique, le 21 juin 2015 : 13h>00h50. Concerts, opéras, spectacle équestre, Arte met les petits plats dans les grands pour la fête de la musique. Le programme annoncé mêlant tous les genres commence à 13h, enchaîne des genres et formes variées jusqu'à 23h (début du dernier programme dédié à John Williams). Voici la présentation des 7 rvs, exemplaires par la diversité bien que le chant et l'opéra soient majoritaires.

The logo for Arte, consisting of the word "arte" in a stylized, lowercase, orange font.

Dimanche 21 juin 2015 à partir de 12h55

7 programmes musicaux et lyrique pour la fête de la musique

12h50

Daniel Barenboim en direct de Berlin

✖ Avec plus de 40.000 spectateurs réunis sur la Bebelplatz de Berlin le 1er juin 2014, le programme « Staatsoper für alle » a battu tous les records. C'est un rituel aujourd'hui bien rodé qui accorde musique et grand public. Depuis 2007, le Staatskapelle Berlin dirigée par Daniel Barenboim donne un grand concert gratuit en plein air sur la Bebelplatz. Cet événement exceptionnel attire chaque année un nombre croissant de visiteurs (ainsi plus de 35 000 l'an dernier). Autour d'eux, la prestigieuse avenue « Unter den Linden » avec ses lieux et bâtiments chargés d'histoire au cœur de la capitale allemande et qui mène à l'opéra bien connu.

Le concert berlinois est un grand moment classique partagé par tous. Venus de près et de loin, les auditeurs se pressent avec leurs sièges pliants, leurs paniers de pique-nique, leurs thermos de café. Détendus, dans une atmosphère bon enfant, ils savent faire silence quand tel ou tel passage du concert l'exige. Cette année, cette manifestation a lieu dimanche 21 juin, fête de l'été et surtout journée européenne de la musique.

Programme retransmis en direct sur Arte et Arte Concert.

Au menu : Wagner, Tchaikovsky, Beethoven

Daniel Barenboim en direct de Berlin

Concert en plein en direct de Berlin

Sous la direction de Daniel Barenboim

Avec le Staatskapelle Berlin

Programme musical : Wagner, Tchaikovsky, Beethoven

Présenté par Annette Gerlach

15h

La Belle Hélène d'Offenbach



Pour cette nouvelle production de La Belle Hélène, le Théâtre du Châtelet reforme le couple Pierrick Sorin/Giorgio Barberio Corsetti déjà associés pour la mise en scène de la « Pietra del Paragone » de Rossini, production délirante et astucieuse, restée légitimement dans les mémoires. L'artiste plasticien Pierrick Sorin est un créateur d'illusions, de théâtres optiques décalés où la projection vidéo de séquences assemblées en temps réel réalise l'imbrication des images vidéos et des acteurs chanteurs sur la scène dans la continuité de l'action scénique. Depuis 2006, il se consacre pour une grande part au spectacle vivant. Pour cette nouvelle production, il s'est associé au metteur en scène Giorgio Barberio Corsetti dont on connaît la vitalité des mises en scène. S'il est désormais banal d'utiliser la vidéo à l'opéra, la proposition de Pierrick Sorin marque une évolution du genre d'emblée dans le sens d'une narration humoristique à la façon d'une bande dessinée : à droite et à gauche de la scène, des techniciens manipulent des décors miniatures filmés par des mini caméras et projetés sur deux rampes d'écrans suspendus derrière les chanteurs. Ces derniers sont simultanément filmés et incrustés aux décors.

Du drame décalé surtout fantasque et drolatique, il en faut

pour réussir mais avec finesse, le théâtre d'Offenbach, création déjantée qui se moque des dieux de l'olymppe comme des figures et situations léguées par la mythologie grecque romaine.

Déjanté, parfois délirante mais astucieuse, La Belle Hélène 2015 au Châtelet remplit son office comique et lyrique. Le tandem Giorgio Barberio Corsetti/Pierrick Sorin récidivent au Châtelet, après La pietra del Paragone (2007, puis reprise en 2014) et il y a trois ans « Pop'pea » (2012) d'après Monteverdi. Ils font de l'opéra bouffe plutôt parodique et mordant de Jacques Offenbach, « La Belle Hélène », une kitchenie loufoque proche de la BD, style pieds nickelés avec une sémillante galeries de portraits finement caractérisés.

Il y a 4 000 ans dans la Grèce antique, la délicieuse et jolie Hélène, bien que mariée (au roi de Sparte, Ménélas) est une sérieuse croqueuse d'hommes. La sirène vorace assume sa destinée car c'est la fatalité. Sa mère, Vénus a promis au prince troyen Pâris la plus belle femme du monde... qui ne peut être qu'Hélène. Dès l'apparition du beau berger, Hélène au mépris de toute fidélité conjugale s'abandonne aux bras de son nouvel amant. Plus épouse maladroite mais nostalgique de sa liberté passée que dévoreuse volontaire, Hélène est un personnage qui gagne à ne pas être joué dans la caricature et les raccourcis réducteurs. Offenbach génie de la scène comique sous couvert d'amusement et de divertissement épingle les travers et défauts humains : déloyauté, trahison, jalousie, hypocrisie. ... même chez les dieux, demi dieux, héros et souverains la nature humaine et les passions dirigent la marche du monde. Particulièrement dénoncée, l'insouciance corrompue et irresponsable des puissants

On prend plaisir dès le début à rire des héros ainsi parodiés: Oreste, fils du roi Agamemnon (incarné par le jeune contre-ténor Kangmin Justin Kim) est un fêtard entouré

de courtisanes, qui chante dès le premier acte : « C'est avec ces dames qu'Oreste fait danser l'argent à papa ; Papa s'en fiche bien du reste, car c'est la Grèce qui paiera ».

En transposant aujourd'hui (c'est l'Europe qui paiera), les séquences peuvent être appliquées à notre époque : certains politique corrompus se faisant prendre la main dans le sac... ainsi chez Offenbach, l'Augure Calchas qui triche au jeu de l'oie)... les frasques de certains sont aussi clairement exposés comme au moment de la punition de Venus, l'apparition d'une sirène (Leda) à peine vêtue que butine un cygne excité ...

Le dispositif vidéo qui a fait ses preuves dans le des dernières productions des deux complices est reconstitué pour Offenbach. Les chanteurs défilent en jouant sur la scène devant un fond bleu qui permet – seconde lecture offerte en temps réel – de les intégrer simultanément dans des décors tels qu'ils paraissent en triptyque au dessus de la scène; les personnes nus sont ainsi agencés dans un décor (tableaux videos créés par compositing) qui donne au moment de leur prestations vocales un surcroît de sens et de précisions profitable à la situation qui s'intensifie ou se dénoue alors. Cette fabrique à images suit l'action lyrique ou se permet des échappées poétiques dignes de Méliès.

Ici l'opéra se fait théâtre et les chanteurs doivent s'engager dans une fantaisie riche en surenchères d'autodérision. Ainsi la présence délectable de Kangmin Justin Kim (Oreste), du baryton-basse Jean-Philippe Lafont (Calchas, grand augure de Jupiter), du baryton Marc Barrard (le roi des rois, Agamemnon dont il fait un Al Pacino lui aussi délirant ; du ténor Gilles Ragon, Ménélas, scrupuleusement dénudé pendant le dernier acte ; du tenor turc Merto Sungu (Pâris), enfin de la mezzo-soprano Gaëlle Arquez, Belle Hélène assurée et volontaire très en appétit de rencontres et de conquêtes nouvelles ! Sa tirade acte I scène 4 est en ce sens une déclaration : « Plus d'amour ! plus de passion ! Et nos pauvres âmes malades Se meurent de consommation... Ecoute-nous,

Vénus la blonde, Il nous faut de l'amour, n'en fut-il plus au monde ! »

Offenbach : La Belle Hélène

Livret : Ludovic Halévy

Hélène : Gaëlle Arquez

Pâris : Bogdan Mihai

Oreste : Kangmin Justin Kim , Agamemnon : Marc Barrard

Calchas : Jean-Philippe Lafont

Ménélas : Gilles Ragon

Lorenzo Viotti, direction

Mise en scène, scénographie, vidéo : Giorgio Barberio Corsetti, Pierrick Sorin

Réalisation : Philippe Béziat

Productions (2015- 2h40 minutes)

Enregistré au Théâtre du Châtelet le 8 juin 2015

17h15

Concert des 3 ténors

Pavarotti – Domingo – Carreras, les trois ténors à Rome

Trilogie cathodique. Voici il y a 25 ans un concert de légende de José Carreras, Plácido Domingo et Luciano Pavarotti, trois ténors sur engagés que le jeu collectif inspire en une surenchère jamais trop démonstrative , trois dieux du gosier aux timbres respectifs si caractérisés et autant prenants, dirigés par Zubin Mehta, donné à Rome en 1990. Il est entièrement remonté pour la diffusion sur ARTE avec des séquences documentaire et d'interviews.

Davide Penitente de Mozart

Opéra équestre de Bartabas



Pendant la dernière Semaine Mozart à Salzbourg en janvier 2015, le chorégraphe et écuyer Bartabas a présenté sa nouvelle création sur un oratorio méconnu de Mozart, « Davide Penitente » dans l'ancien manège de Salzbourg, le célèbre « Manège des rochers ». Espace clos rythmé par les galeries superposées en fond de scène sans omettre l'arbre isolé qui tient lieu d'axe structurant. Bartabas conçoit une œuvre d'art totale et unique en son genre, qui marie musique et art équestre. Comment l'action sacrée de David gagne-t-elle un sens particulier grâce au concours des chevaux pendant le spectacle? Réponse par l'image sur Arte ce 21 juin 2015, 18h40.

La Cantate oratorio K649 » Davide Penitente » sur un texte de Saverio Mattei (et non Da Ponte comme on continue depuis trop longtemps de l'écrire) est créée le 13 mars 1785 à Vienne (Burgtheater). L'ouvrage est une commande de la Tonkünstler Societät de Vienne. Mozart y recycle de nombreuses séquences de sa Messe en ut (8 au total issus de la K 427 composée auparavant en 1782/83, c'est à dire en plein essor des idées des Lumières). Souvent mésestimé, l'oratorio met en lumière la très grande maturité du Mozart viennois. Ses séquences inédites composées en 1785 en témoignent : l'air du ténor « A te fra tanti affanni » (passionnant dialogue avec hautbois), puis « Tra l'oscure ombre funeste » pour soprano, surtout le trio « Tutte le mie speranze » ont la profondeur et l'éclat de

Così ou des Noces de Figaro, c'est dire.

Bartabas au Manège des rochers : une présence historiquement légitime car c'est là que l'Archevêque de Salzbourg entraînait sa cavalerie (impressionnante). 96 arcades y sont creusées dans la roche de la montagne au moment de sa construction par Johann Bernhard von Erlach en 1693.

Pour Bartabas, premier écuyer créateur de France l'équitation est d'essence chorégraphique. « Monter à cheval, c'est danser. Le cavalier danse tout en dirigeant son cheval. Il doit gérer le travail de l'animal, l'intention du mouvement et sa qualité. Il forme un tout, un couple avec l'animal et devient une sorte de danseur-cheval » déclare le concepteur du spectacle Davide penitente de Mozart. Bartabas a créé l'Académie équestre de Versailles en 2003, où les jeunes apprentis écuyers qui ont pour seuls maîtres les chevaux, font l'expérience de la vie collective elle-même matrice propice à leur créativité. Le foyer expérimental a été rebaptisé à l'occasion de son dixième anniversaire Centre Chorégraphique équestre, renforce sa propre réflexion entre équitation et danse.

La formation des élèves est pluridisciplinaire comprenant la danse, l'escrime artistique, du chant, du Kyudo – tir à l'arc traditionnel japonais. Ce sont des sportifs avertis formant à présent un véritable corps de ballet équestre. L'élégance du geste, l'harmonie des positions, l'équilibre des figures réalisés par l'homme – cheval produisent le sens : « *Le rendu final tient surtout pour moi de l'intention du geste* », précise encore Bartabas.



NOTRE AVIS. Très séduisant, moins musicalement que visuellement, ce David Penitente de Mozart en version « oratorio équestre » est d'une beauté à couper le souffle. Dans le Manège des rochers à Salzbourg, haut lieu des passions équestres, historiquement défendues par les Princes Archevêques locaux (c'est dans le Manège qu'au XVII^e, le Prince Archevêque avait réservé un lieu désigné pour l'entretien de ses montures, très nombreuses), les chevaux aux robes sublimes (qu'aurait peint évidemment un Géricault) s'ébrouent sur la terre du manège salzbourgeois aux sons du David de Mozart. Tous les musiciens, choristes, solistes et instrumentistes sont disposés sous les arcades creusées dans la roche sur 3 étages, face au chef.

Les Musiciens du Louvre récemment affaiblis après l'annulation de la subvention de la ville de Grenoble (près de 250000 euros quand même) peinent à la tâche, et les solistes n'ont pas la grâce des chevaux eux, impeccables sur la piste. Notons le solo du ténor français **Stanislas de Barbeyrac** dont la tension tendre de la voix est la plus intéressante : fragile mais timbré).

Sur la terre battue, 6 cavaliers et cavalières composent des figures collectives tandis qu'un magnifique cheval blanc

semble caler son pas souverain et altier sur le rythme de la musique. On croit revivre des sensations comparables à celle suscitées face au Sacre de Stravinsky version Pina Baush : même corps sculptés dans la lumière et comme mis à nu sur la terre, même beauté animale, archaïque et raffinée à la fois... mais ici, l'élégance musculaire des montures, la silhouette racée des écuyers, centaures ou amazones dansant sur la piste, et chantant même (par interaction avec les musiciens situés au fond), la nervosité précise et raffinée des magnifiques équidés font toute la magie de ce spectacle qui démontre l'excellence de l'école équestre fondée par Bartabas. Dommage qu'il faille découvrir l'ivresse et la perfection d'une telle équation à Salzbourg. A quand à Versailles dans les Grandes Ecuries où Bartabas à ses locaux ? A suivre de près. Le programme est **le point fort de la programmation Fête de la musique sur Arte le 21 juin 2015 (à 18h40 donc)**.

Avec les musiciens du Louvre-Grenoble (M. Minkowski, direction), Chœur Bach de Salzbourg, Académie équestre de Versailles. Enregistré pendant la Semaine de Mozart à Salzbourg en janvier 2015

20h

The Philharmonics à Vienne

The Philharmonics est la formation réunissant sept musiciens (quatuor à cordes, contrebasse, clarinette et piano), instrumentistes à l'origine du Philharmonique de Berlin et du Philharmonique de Vienne qui osent ainsi sortir de leur répertoire habitue et jouer la complicité. Lors d'un concert de mai 2015 au Wiener Konzerthaus, ils interprètent les airs célèbres de l'empire austro-hongrois du temps de sa splendeur. Des morceaux classiques alliés à des sonorités de danses et de

musiques populaires qui venaient aussi bien de Vienne que de Prague, Budapest et Bucarest. Avec notamment quelques mélodies klezmer et tsiganes. Creuset des nations à l'est de l'Europe, l'empire des Habsbourg a su jusqu'à sa chute en 1918 intégrer la diversité des cultures en une mosaïque harmonieuse dont témoigne lors de ce concert, la combinaison éclectique qui prévaut dans le programme. Concert enregistré le 1er mai 2015 à Wiener Konzerthaus.

A 20h45

La Traviata de Verdi à Baden-Baden



À l'occasion du Festival de Pentecôte du Festspielhaus de Baden-Baden, Rolando Villazón met en scène La Traviata de Verdi. Après une mise en scène remarquée de L'Élixir d'amour de Donizetti, l'équipe de Rolando Villazón et Johannes Leiacker assure la mise en scène et la

scénographie de La Traviata, sommet psychologique de Verdi que Rolando Villazon connaît bien pour l'avoir chanté avec Anna Netrebko au festival estival de Salzbourg. *Lors de ses passages sur les scènes de Lyon, Berlin et Baden-Baden, Villazón a prouvé qu'il était un conteur né. Son expérience de chanteur lyrique lui permet de mettre en valeur plus que tout autre les qualités d'une formation de chanteurs, tout en se servant de tous les dispositifs du théâtre avec imagination. La Traviata de Baden-Baden quitte les salons parisiens du XIXème siècle pour se transporter dans l'univers implacable des managers. Avec des flash backs, des allers-retours entre*

cauchemar et revue de variétés, des mascarades et des scènes d'amour, l'histoire tragique se tisse autour du destin de Violetta qui est présentée avec ses côtés les plus brillants et les plus sombres. L'action se fait labyrinthe, manège des illusions dans lequel se perd l'âme de la jeune courtisane dans une course à l'abîme et aux désillusions. Grandeur et décadence.

Dans le rôle de la courtisane, Olga Peretyatko, jeune étoile montante et dans celui d'Alfredo le jeune ténor brésilien Attala Ayan constituent les deux piliers de la production. Le chef espagnol Pablo Heras-Casado pilote le Balthasar-Neumann-Ensemble qu'il avait déjà dirigé dans L'Élixir d'amour.

La Traviata de Verdi à Baden-Baden (mai 2015)

Mise en scène par Rolando Villazon

Direction musicale : Pablo Heras-Casado

Avec

Olga Peretyatko (Violetta)

Attala Ayan (Alfredo)

Et le Balthasar-Neumann-Ensemble

Enregistré au Festival de Pentecôte du Festspielhaus de Baden-Baden le 29 mai 2015

23h

Gala John Williams

À 83 ans, John Williams, compte parmi les plus grands compositeurs de musique de film de l'histoire. Au cours de sa longue carrière, il a réalisé les bandes originales de plus de 80 films, notamment les inoubliables thèmes de Star Wars, Indiana Jones, Harry Potter. En septembre 2014, le Los Angeles Philharmonic Orchestra, dirigé par Gustavo Dudamel, célébrait

son œuvre dans un exceptionnel concert de gala.

Concert enregistré au Walt Disney Concert Hall de Los Angeles

avec

Itzhak Perlman, violon

Dan Higgins, saxophone

Glenn Paulson, vibraphone

Michael Valerio, contrebasse

Au programme, les musiques de :

La liste de Schindler, Un violon sur le toit les aventures de
Tintin, Catch me if you can, Star Wars, Amistad, Les dents de
la mer, L'empire contre-attaque,...

**Compte rendu, opéra. Lille.
Opéra de Lille, le 2 juin
2015. Puccini : Madama
Butterfly. Serena Farnocchia,
Merunas Vitulskis, Armando
Noguera... Orchestre National
de Lille. Antonino Fogliani,**

direction. Jean-François Sivadier, mise en scène.

*Fin de saison passionnante à l'Opéra de Lille ! La première mise en scène lyrique de Jean-François Sivadier revient à la maison qui l'a commandée il y a plus de 10 ans. Il s'agit de **Madama Butterfly de Giacomo Puccini**. Antonino Fogliani dirige l'Orchestre National de Lille et une excellente distribution de chanteurs-acteurs, avec atout distinctif, Armando Noguera reprenant le rôle de Sharpless qu'il a créé en 2004.*

Butterfly lilloise, de grande dignité



Madama Butterfly était l'opéra préféré du compositeur, « le plus sincère et le plus évocateur que j'aie jamais conçu », disait-il. Il marque un retour au drame psychologique intimiste, à l'observation des sentiments, à la poésie du quotidien. Puccini pris par son sujet et son héroïne, s'est plongé dans l'étude de la musique, de la culture, des rites japonais, allant jusqu'à la rencontre de

l'actrice Sada Jacco qui lui a permis de se familiariser avec le timbre des femmes japonaises ! L'histoire de Madama Butterfly s'inspire largement du roman de Pierre Loti Madame Chrysanthème. Le livret est le fruit de la collaboration des deux écrivains familiers de Puccini, Giacosa et Illica, d'après la pièce de David Belasco, tirée d'un récit de John Luther Long, ce dernier directement inspiré de Loti. Il parle

du lieutenant de la marine américaine B.F. Pinkerton qui se « marie » avec une jeune geisha nommée Cio-Cio San. Le tout est une farce mais Cio-Cio San y croit. Elle se convertit au christianisme et a un enfant de cette union. Elle sera délaissée par le lieutenant trop léger, qui reviendra avec une femme américaine, sa véritable épouse, pour récupérer son fils bâtard. Cio-Cio San ne peut que se tuer avec le couteau hérité de son père, et qu'il avait utilisé pour son suicide rituel Hara-Kiri.

Ce soir, un très grand public a accès à la tragédie puccinienne, puisque l'opéra est diffusé en direct et sur grand écran sur la grande place à l'extérieur de l'opéra, mais aussi retransmise sur plusieurs plateformes télévisuelles et radiophoniques. Une occasion qui peut s'avérer inoubliable grâce aux talents combinés des artistes engagés. La Cio-Cio San de la soprano italienne Serena Farnocchia surprend immédiatement par sa prestance, il s'agit d'une geisha d'une grande dignité, malgré sa naïveté. Elle réussit au IIème acte, l'air « Un bel di vedremo », à la fois rêveur et idéalement extatique. Si elle reste plutôt en contrôle d'elle-même lors du « Che tua madre », l'interprète arrive à y imprimer une profonde tristesse qui contraste avec la complexité horripilante de son dernier morceau « Tu, tu piccolo iddio ». Le Pinkerton du ténor Merunas Vitulskis a un beau timbre et il rayonne d'une certaine douceur, d'une certaine chaleur dans son interprétation, malgré la nature du rôle. Il est appassionato comme on aime et a une grande complicité avec ses partenaires. Armando Noguera en tant que Consul Sharpless fait preuve de la sensibilité et de la réactivité qui lui sont propres. Aussi très complice avec ses partenaires, il interprète de façon très émouvante le sublime trio du IIIe acte avec Suzuki et Pinkerton « Io so che alle sue pene... ». La Suzuki de Victoria Yarovaya offre une prestation solide et sensible, tout comme Tim Kuypers dans les rôles du Commissaire et du Prince Yamadori, davantage alléchant par la beauté de son instrument. Le Goro de François

Piolino est très réussi, le Suisse est réactif et drôle et sévère selon les besoins ; il affirme une grande conscience scénique. Remarquons également le Bonze surprenant de Ramaz Chikviladze et la Kate Pinkerton touchante de Virginie Fouque, comme les chœurs fabuleux de l'Opéra de Lille sous la direction d'Yves Parmentier.

Cette première mise en scène de Sivadier présente les germes de son art du théâtre lyrique, dont les jalons manifestes demeurent la progression logique et le raffinement sincère de la méthode qui lui est propre. Ainsi, les beaux décors minimalistes de Virginie Gervaise, comme ses fabuleux costumes, ont une fonction purement théâtrale. L'importance réside dans le travail d'acteur, poussé, ma non troppo ; dans une série de gestes théâtraux, parfois complètement arbitraires, qui illustrent l'œuvre et l'enrichissent. Ce travail semble plutôt rechercher l'aspect comique caché de certains moments qu'insister sur l'expression d'un pathos déjà très omniprésent dans la musique du compositeur dont la soif obsessionnelle des sentiments intenses est une évidence. Le résultat est une production d'une certaine élégance, tout en étant sincère et efficace. Une beauté.



L'Orchestre National de Lille participe à cette sensation de beauté musicale sous la direction d'Antonino Fogliani. Si hautbois ou basson se montrent ici et là, étrangement inaudible, la chose la plus frappante au niveau orchestral reste l'intention de prolonger

l'expression des sentiments grâce à des tempi souvent ralentis. Un bon effort qui a un sens mais qui requiert une acceptation totale et une entente entière avec les chanteurs, ce qui ne nous a pas paru totalement évident. Or, la phalange lilloise se montre maîtresse de la mélodie puccinienne, de

l'harmonie, du coloris. Les leitmotive sont délicieusement nuancés et le tout est une réussite générale. Nous conseillons nos lecteurs à découvrir l'oeuvre de Sivadier et la géniale prestation des interprètes, **sur les plateformes diverses (internet, radio, tv), ainsi que le 7 juin à l'Opéra de Lille ou encore les 19, 24 et 26 juin 2015 au Grand Théâtre de Luxembourg.**

Concours de chant de Montréal 2015. Consécration du ténor coréen Keonwoo Kim

Concours de chant de Montréal 2015. Consécration du ténor coréen Keonwoo Kim. La Corée du Sud sort triomphale de l'édition 2015 du concours international de chant de Montréal (CNIM) grâce à l'excellente performance du jeune ténor coréen Keonwoo Kim premier prix devant sa compatriote, Hyesang Park. La soprano canadienne France Bellemare a remporté la 3ème marche du podium. Epreuves de la demi finale, de la finale sont accessibles sur [le site du concours international de chant de Montréal \(CNIM\)](http://concoursmontreal.ca/fr/webdiffusion) ou sur Youtube.



<http://concoursmontreal.ca/fr/webdiffusion>

VOIR. [La séquence avec Keonwoo Kim](#) (qui porte une petite moustache) débute à 1h56mn. Air de Handel (Messie), Romance de Nadir (ô nuit enchanteresse..., Les Pêcheurs de perles de

Bizet), puis Cenerentola de Rossini... Le timbre est lumineux et rayonnant, chaud et presque barytonant, aux aigus lumineux certes, à l'articulation correcte, mais au caractère souvent lisse, propre, sans vrai souffle... Son italien est laborieux (perfectible avec une session de prononciation, et les vocalises rossiniennes manquent de précision même si les aigus sont projetés avec aisance et claquent en charme. [A voir sur le site Youtube du Concours de Montreal 2015 \(violon, piano, chant\).](#)